

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 47

Artikel: Le livre de M. Samuel Cornut
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ÉTIQUETTE SANS VIN

La municipalité de Lausanne jouit aujourd'hui d'une réputation de générosité, très méritée, du reste, en tant qu'il s'agit de « vin d'honneur ». Il n'est congrès, fête et réunion auxquels sont conviés nos édiles, où leur délégué ne soit précédé d'un envoi de vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze ou cent bouteilles de vin d'honneur, tirées des celliers du Désaley, et sur lesquelles resplendit la superbe étiquette aux armes de l'antique « cité impériale ». Tout récemment encore, à l'occasion de l'inauguration de l'hôtel de tempérance, le « Major Davel », M. le syndic Schnetzler n'a-t-il pas exprimé son regret d'avoir dû faire un accroc à l'usage, le Désaley officiel, sans alcool, n'étant pas encore inventé.

Cette tradition louable datait, pensait-on, du temps où Bacchus, pour fixer son empire, choisit les bords enchantés du Léman. Qu'on se détrompe. Elle est beaucoup plus récente ; elle doit dater à peine de trente-cinq ans, si l'on en croit le fait suivant, qui se passait en 1872, lors du passage à Lausanne d'un groupe de tireurs maconnais se rendant au tir fédéral de Zurich.

On se souvenait de la réception si belle et si cordiale qu'avait faite, aux tireurs suisses, l'année précédente, la municipalité maconnaise ; celle de Lausanne avait à cœur de rendre cette politesse à ses hôtes ; « elle le fit avec la grâce et la générosité qui lui sont particulières ». Ainsi parle un journal de l'époque.

Les Lausannois furent invités par une publication au son du tambour, à venir saluer, au passage du train, les tireurs français, en apportant chacun sa bouteille de vin.

Un délégué de la municipalité distribua des étiquettes portant cette simple inscription en lettres d'or : *Vin d'honneur offert par la municipalité de Lausanne !*

Ces étiquettes, munies de colle au dos, comme les timbres-poste, étaient destinées à être apposées sur les bouteilles offertes par les habitants.

Quelques personnes refusèrent les étiquettes à la colle et se contentèrent d'offrir leur bouteille toute nue, sans la feuille de vigne municipale. La majorité cependant étiqueta. Un farceur — cette classe est sans pitié — étiqueta même la locomotive et huit wagons. Un autre, plus malin, étiqueta, au nom de la municipalité, toutes les bouteilles vides et toutes les carafes d'eau qui lui tombaient sous la main.

Aussi, le train quitta-t-il la gare aux cris mille fois répétés de : *Vive la municipalité de Lausanne ! Vive la municipalité de Lausanne !*

L'étiquette le voulait ainsi.

La députation maconnaise fut reçue à Berne avec enthousiasme.

La municipalité de Lausanne avait offert des étiquettes sans vin et quatre commissaires de police ; celle de Berne offrit du vin sans étiquettes et une musique militaire qui joua *la Marseillaise*.

A Fribourg, l'on n'a appris qu'à 3 heures l'arrivée du train de 3 heures et demie qui amenait les Maconnais. Quand le train arriva, la musique militaire était là... avec les vins d'honneur de la ville.

Une amie de l'homme. — Quel est l'animal le plus susceptible de s'attacher à l'homme ? demande un maître à ses élèves.

— La sangsue, m'sieu.

Rencontre. — Comment allez-vous ? demande un flâneur à l'une de ses connaissances qu'il rencontre dans la rue et qui a l'air très affairé.

— Très vite.

Quelle chance ! — Deux petites filles brodent des pantoufles que chacune veut offrir au nouvel à son grand-papa.

— J'aurai fini avant toi, dit l'une.

— La belle affaire ! Tu as de la chance, toi, ton grand-papa n'a qu'une jambe.

LE LIVRE DE M. SAMUEL CORNUT

DEIVERS ouvrages traitant du passé de notre pays ont vu le jour, ces années-ci, notamment à l'occasion des grandes fêtes nationales du 24 janvier 1898 et du 14 avril 1903, qui ont provoqué un si réjouissant réveil des études historiques. Fouillant les papiers de famille, les archives de l'Etat et des communes, des savants ont consigné les fruits de leurs recherches dans des mémoires, dans des articles de journaux. Quelques-uns ont su trouver des détails inédits sur l'émancipation du Pays de Vaud, de même que sur les premiers pas de notre canton comme Etat libre et souverain. Cependant, quelque vif intérêt que présentent ces travaux, la plupart sont d'un caractère trop spécial pour devenir aussi populaires que *Monsieur Potterat se marie* ou que *Le Sergent Bataillard*, de M. Benjamin Vallotton.

Il n'en est pas de même du nouveau livre de M. Samuel Cornut, intitulé *La Trompette de Marengo*. Cette œuvre est un roman. Elle narre les amours d'un ci-devant noble, Raoul d'Oleyres, et d'une plébéienne, Rose Bard, fille du syndic de la petite ville de Fontanay, dans laquelle il est aisé de reconnaître Aigle, lieu natal de l'auteur. L'action se passe à l'époque où notre pays vient de secouer le joug de Berne, où il fait son apprentissage de nation indépendante, où naît et se forme l'esprit civique, époque de tâtonnements, de crises, de revirements vers le passé, de menées ténèbres, d'élançements en avant, de superbe enthousiasme, de gémissements des uns, de sarcasmes des autres, de travail lent, opiniâtre et sûr des patriotes, de la grande masse, pour assurer le triomphe de la liberté.

Avec une maîtrise qui est la marque d'un talent dans sa plénitude, M. Samuel Cornut évoque la

* *La Trompette de Marengo*, par Samuel CORNUT. Lausanne, Payot et Cie, éditeurs.

vie des Vaudois de ces temps-là comme s'il l'avait vécue lui-même ; aussi, à lire la *Trompette de Marengo*, démèlera-t-on immédiatement les dessous de notre histoire, encore obscures pour beaucoup, durant les deux premières décades du XIX^e siècle. On comprendra pourquoi le peuple vaudois s'est résigné aux exactions de la France, comment prit naissance l'espèce de jacquerie des Bourla papey, combien délicate était la question du rachat des droits féodaux, avec quelles difficultés le gouvernement était aux prises : manque de ressources, efforts d'une réaction qui ne désarmait pas, pays saigné aux quatre veines par l'institution des régiments capitulés, blocus continental écrasant le commerce et l'industrie, tentatives de Berne pour reprendre Vaud et l'Argovie, insolente proclamation bernoise du 24 décembre 1813 enjoignant aux « chers et fâcheux sujets » de rentrer sous la domination de leurs anciens maîtres, passage à travers le canton de l'armée autrichienne dont la mission secrète était de rétablir l'ancien régime, et toujours le travail de taupe des aristocrates, qui répandaient de petits pamphlets anonymes ou des vers dans le goût de ceux-ci, dirigés contre les membres du gouvernement à qui ils en voulaient le plus :

Trois traîtres dignes du pilier,
C'est Muret, Pidou et Soulier ;
Trois traîtres dignes du licou,
C'est Soulier, Muret et Pidou ;
Trois traîtres dignes du gibet,
C'est Pidou, Soulier et Muret.

Ces événements, le lecteur de la *Trompette de Marengo* les saisit sans les avoir étudiés, rien qu'à entendre les personnages de M. Cornut, à les voir au logis, dans la demeure seigneuriale de M. de Ropraz, aïeul de Raoul d'Oleyres, à la ferme du brave syndic Bard, à la pinte de Peytréquin, à la veillée chez Rose, l'idéale héroïne du roman, sur la place publique ou dans les vergers de Fontanay, dans les salons de la rue de Bourg, à Lausanne, ou dans l'entourage du landammann Pidou.

Tous sont dessinés avec une remarquable netteté et ils se meuvent dans des tableaux si colorés, si pleins de vie, qu'on tirerait assurément de ce roman une œuvre théâtrale d'une rare puissance dramatique. Ainsi le défilé des régiments français partant pour le Grand-Saint-Bernard et qui seront les vainqueurs de Marengo. Le petit Raoul y assiste du haut des larges épaules de Bariellet, le fermier de M. de Ropraz.

Sur le seuil des portes, en voyant passer les conscrits, les bonnes femmes joignaient les mains :

— Eh ! mon Dieu sauveur, si c'est pas une misère ! Ces pauvres petits ! Dire que dans quelques jours ils auront, Dieu possible, la tête cabossée et les deux piautes cassées !

Mais tout noir de sueur et tout blancs de poussière, les petits soldats en marche riaient de toutes leurs dents blanches. La gaité française les suivrait jusque dans la mort.

— Vous feriez mieux de nous tendre un verre d'eau, disait l'un d'eux.

Un autre fredonnait :

Nous nous battons, mes belles dames,
Nous nous battons sur vos genoux.

Que dites-vous de cette peinture de l'estaminet de Peytrequin, le politicien envieux et fiel-
leux :

En ouvrant la porte, une intolérable puanteur, un nuage épais, quelque chose d'âcre qui pique aux yeux et vous prend à la gorge, fusait, vous gisant au passage, dans l'humidité de la rue. Dans la grosse chaleur moite rampaient d'innombrables relents : rogomme, mangeaille, vinasse répandue... ou rendue entre deux hoquets, crasse qui feutre les cheveux, sueur humaine qui baigne et qui beurre abondamment les peaux malpropres... Enfin, l'œil s'habituant à ces demi-ténèbres, on avait la vision confuse de paysans affolés, arc-boutés, sur leurs coudes, qui traînaient parmi les ronds gluants des verres, et de fessiers rebondis qui débordaient des bancs étroits. Pifs et troynes écarlates luisaient dans cette fumée avec plus d'éclat que les chichots de suif bavant dans leurs chandeliers de fer.

Il n'y a pas moins de vigueur dans le tableau — superbement brossé — des bourla papey s'emparant des parchemins de M. de Ropraz :

Maintenant, sur la place, un énorme brasier éclairait violemment toutes les façades, où se dé-
coupaient des silhouettes d'hommes sombres et de
femmes échevelées. Tous se donnant la main, sau-
taient auteur du feu, chantaient des refrains de
rondes enfantines :

Il faut un' grande perche
Pour abattre les noix.
Embrasse,
Embrasse,
Embrasse qui voudras !

Et de minute en minute, ponctuant la chanson avec un bruit mat ou un son métallique, tombaient de haut sur le pavé les trésors de la chambre forte: in-folios, morceaux de parchemins, paquets de ti-
tres et de créances armés de la griffe qui hante le sommeil des pauvres et l'ardente insomnie des mè-
res ou des épouses ; la balance, les poids, la « rati-
clette » et le quarteron, ces instruments de la dîme abhorée...

Mais tout n'est pas sombre dans cette histoire, loin de là. Quoi de plus frais, de plus gracieux, par exemple, que le récit de la promenade de Raoul et de Rose à Clarens, à travers le vignoble « fraîchement dépoli, dont les teintes d'un jaune vif remplissaient tout le paysage ! » Et la soirée où la fille du syndic reçoit, dans sa « chavanne », sous l'œil de son père, les jeunes gens admis à l'honneur de prétendre à sa main ! Cela est dépeint dans des pages vraiment ex-
quises.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Croquis de Campagne

LA MORT DU NOYER

QUATRE heures du matin. Rien, encore. On dort d'un bon sommeil campagnard. Les fenêtres ouvertes laissent pénétrer l'air nocturne qui sent bon.

Soudain, on est éveillé en sursaut. Un bruit formidable secoue l'ambiance.

C'est comme un vieux mur qui s'écroulerait, un pan de maison qui s'effondrerait, une chute inex-
primable, enfin sourde, violente se terminant par un cri, un cri terrible et nauséabond, un cri humain, presque.

Dans la ferme, en face, la ménagère alerte est debout déjà, faisant le feu pour cuire, à l'aube, le café de ses hommes.

Elle saisit un falot; son mari la suit avec deux de leurs fils. Ils vont voir ce que c'est, d'où cela vient.

Ils traversent une cour, un champ, et puis, soudain s'arrêtent.

Mais, c'est un arbre qui est là, un pauvre cher-
noyer gisant à terre, immense et mort.

Il a chuté, arraché à la vie par des volontés centenaires. Il devait mourir, lui aussi, puisqu'il était si vieux, et, le grand cri déchirant, comme parti de

Le roman finit bien. En dépit de mille traverses, le petit-fils de ceux qui incarnent l'ancien régime, épouse Rose, l'enfant du peuple, modèle accompli de pureté, de beauté morale, de vraie noblesse ; et, ayant achevé de lire cette œuvre où M. Samuel Cornut a mis le meilleur de son talent et toute son âme de patriote, on se prend à dire avec le poète :

Il est doux de rêver avant de le fermer,
Ton livre, et de sentir tout son cœur s'animer.

V. F.

Consultation médicale. — Dites donc, docteur, quelles sont les précautions à prendre par ce temps de froidure et d'humidité ?

— Un bon pardessus, un cache-nez, un parapluie. Eviter les courants d'air. Et puis, tout ça n'est encore rien.

— Diable !

— Oui, l'important est de rester chez soi, au coin du feu, tant qu'il fait mauvais.

Oh ! l'argent. — Deux hommes s'injurient dans la rue, hurlent, grinent des dents, les yeux hors de la tête, puis se ruent l'un sur l'autre. Un passant crie :

— Hé ! les batailleurs ; il y en a un de vous qui perd son portefeuille.

Les deux hommes se lâchent aussitôt et se mettent à chercher par terre.

JEUX DE SOCIÉTÉ

Deviner les points des cartes qui se trouvent sous chacun des paquets qu'on aura fait faire d'un jeu entier, de 52 cartes.

Après avoir mêlé le jeu, vous en faites faire des paquets qui doivent tous compléter le nombre 13, en comptant les as pour 1, les figures pour 10, et les autres pour leur valeur. Les paquets de cartes doivent être masqués, en ayant leurs couleurs tournées sur le plat de la table, et vous devez vous cacher pendant qu'on fait l'opération.

La personne qui fera les paquets prendra, par exemple pour première carte, un as qui vaut 1 point ; elle posera cette as sur la table, en cachant le point ; elle mettra par-dessus 12 cartes qu'elle prendra indifféremment pour compléter le nombre 13, ayant également soin de masquer les points. Pour le second paquet, si la première carte qu'elle prendra est une figure ou un dix, elle mettra, dans le même ordre que dessus, 3 autres cartes pour faire le nombre 13, ainsi de suite jusqu'à la fin ; et lorsqu'il ne se trouvera pas assez de cartes pour composer un dernier paquet, la personne laissera les cartes sur la table.

ses entrailles, c'était sans doute, son adieu à la vie. C'est peut-être dur de mourir pour les arbres, comme ce l'est parfois pour les hommes...

La fermière agitait son falot, tournait autour du géant terrassé.

— Quelle peur, il m'a fait, dit-elle ! J'crois que c'était le toit au hanga qui nous tombait. Heureusement que ça n'est pas arrivé quand nos petits étaient dessous, sans ça...

— Heureusement oui, mais, c'est dommage, il était beau quand même, il est mort trop vite, répondit l'homme.

Ils rentrèrent, le bruit de leurs lourdes chaussures, adouci par l'herbe d'abord, puis, résonnant fort dans la cour pavée de pierres irrégulières, leur lumière faisant autour d'eux des ombres mouvantes.

*

Il est là, le noyer, trois, presque quatre fois centenaire. Il s'est affalé dans le champ, laissant, avec une plaie béante un morceau de son tronc.

Et l'on voit, sous l'écorce, l'intérieur du bois passant du blanc-jaune au brun foncé, puis, au milieu la moelle même, espèce de matière noirâtre, à moitié pourrie, dégageant une âcre odeur d'humidité. Quelques vers s'y repaissent.

Le tronc, les branches sont couverts de lierre et d'une mousse, soyeuse autant que du velours. Les feuilles sont belles encore, et des noix, dernier la-
beur de l'arbre mort, attendaient de mûrir.

Cela étant fait, vous vous approchez et vous voyez combien il y a de paquets : vous en mettez toujours mentalement 4 à part, et vous multipliez les autres restants par 14, auquel nombre vous ajoutez 4, pour les 4 paquets que vous avez mis à part, et vous y ajoutez de plus le nombre des cartes qui restent sur la table, s'il s'en trouve de reste, car quelquefois il n'en reste pas, quoiqu'il y ait 8 paquets ; mais s'il ne se trouve que 4 paquets, sans qu'il reste de cartes, les 4 as sont alors dessous, ce qui fait 4 points ; où s'il n'y avait encore que 4 paquets, et qu'il restât quelques cartes, il faut pour lors compter autant de points que de paquets, et y ajouter 1 pour chaque carte restante.

*

Deviner les points qui se trouveront sous trois ou quatre paquets qu'on aura faits d'un jeu de piquet, composé de 32 cartes.

Pour faire ce tour, il faudra se comporter comme au précédent, excepté que les as seront comptés pour 11, les figures pour dix, et les autres cartes pour leur valeur ; et s'il ne se trouve que 3 paquets sur la table, vous ajouterez 16 au nombre des cartes qui resteront ; cette addition sera pour lors le nombre des points des 3 cartes qui sont sous les paquets. Mais s'il y a 3 paquets, il faudrait, au lieu de 16, ajouter 32 au nombre des cartes retranchées ; ce qui fera pareillement le nombre de points des 4 cartes. Observez qu'au lieu de faire compter jusqu'à 15 pour chaque paquet, comme on a fait au tour précédent, on devra compter jusqu'à 45.

Comblé. — Un mari plaide en séparation pour incompatibilité d'humeur.

Pendant le procès, il perd sa femme.

— Un ami, qui ignorait ce décès, le rencontre.

— Eh bien ! vous avez plaidé en séparation, qu'avez-vous obtenu ?

— Mieux que je n'espérais : j'ai obtenu le veuvage.

Apparences. — N'est-ce pas, monsieur, que je ne paraîs pas mon âge, malgré mes quarante ans, disait l'autre jour Mme R.

— C'est vrai, madame, car on vous en donnerait cinquante à cinquante-cinq.

Affaire d'appréciation. — Un célèbre chirurgien, par une opération délicate, sauve la vie d'un millionnaire.

— Que vous dois-je, docteur ? fait celui-ci une fois rétabli.

— Trois mille francs.

— Diable ! diable ! c'est bien cher. Vous ne pourriez me passer cela pour deux mille francs ?

— Vous estimez votre vie deux mille francs. Soit. Voussavez mieux que moi ce que vous valez.

Le matin venu, quelques paysans s'arrêtèrent devant. Sur leurs visages, ils avaient cette expression mi-sentimentale, mi-brutale que leur donne facilement les accidents du terroir.

— Quand même, fit l'un, il aurait bien pu attendre et finir ses noix avant de se casser le cou !

— Bah ! pour ce qu'y en a ! pas la peine ; fallait voir la récolte de l'an passé.

Un autre donna un coup de pied dans le tronc.

— Il a fait son temps, et, il en a vu plus que nous. Si je venais vieux comme lui, je me plaindrais pas.

— Ben moi, je me plaindrais, ajouta un troisième, usé aux labours, la face tannée, le dos rond, rapproché déjà de la terre. Ce n'est pas si drôle que ça, la vie.

Peut-être songeait-il à ses deux fils morts en deux ans...

*
A l'instant, la ménagère d'en face arrive avec son plus jeune enfant, un petit blond, sauvage, tremblottant sur des jambes pas fermes encore, gâté par toute sa maladie dont il est le huitième et l'ultime rejeton.

— Y a le petit qui veut voir le malheur, explique la mère à un laboureur préparant sa charrue, il n'a pas même voulu attendre que je lui accroche ses bas pour venir.

L'enfant emprisonne ses doigts dans ceux de sa maman. Il contemple le géant terrassé.